

ENSEIGNEMENT SUPERIEUR AU MEXIQUE

La rencontre dans Insurgentes de groupes d'étudiants passablement excités, au soir de certains matchs Université de Mexico - Institut Polytechnique National pourrait faire croire que ce sont des raisons de sécurité qui ont poussé l'Université à s'établir dans la banlieue Sud et l'Institut Polytechnique National dans la banlieue Nord; il n'en est évidemment rien, mais il n'en reste pas moins que dans bien des domaines et dans celui de la formation des ingénieurs en particulier, la rivalité est vive entre ces deux institutions.

Lors de sa création en 1937 par le Gouvernement Mexicain, l'I.P.N. avait surtout pour but de faire accéder à l'Enseignement Supérieur des étudiants venant des classes les plus défavorisées de la société; la gratuité totale des études, la mise à la disposition de la Direction d'un certain nombre de bourses ont effectivement conduit à un recrutement plus "populaire", si l'on peut ainsi s'exprimer, que celui de l'Université; si le but a été en grande partie atteint, il ne faut pas en conclure pour autant que l'Enseignement Supérieur Mexicain est totalement démocratisé, mais ce n'est surtout pas nous, Français, qui pouvons leur jeter la pierre.

Bien que n'étant pas parti de rien puisqu'il regroupait en partie des Ecoles supérieures d'ingénieurs et de commerce, dont certaines étaient très anciennes (comme l'Ecole Nationale d'Ingénieurs qui avait elle-même succédé au Collège Royal des Mines au moment de l'Indépendance), l'I.P.N. se posait, lors de sa création, en challenger de l'Université qui avait pour elle l'ancienneté et le prestige. L'I.P.N. devait donc faire ses preuves et pour cela dispenser un enseignement de qualité.

Il semble que ce but ait été atteint, je n'en veux pour preuve que le nombre d'Anciens Elèves de l'I.P.N. occupant des postes clé dans tous les domaines, certains faisant même partie de l'actuelle équipe gouvernementale (nous les appellerions en France "Ministres").

Actuellement, l'I.P.N. forme non seulement des cadres supérieurs, allant d'ailleurs de l'Architecte au Biologiste en passant par l'Expert-Comptable, mais aussi des techniciens de tous ordres diversement qualifiés. (I) Implanté à l'origine dans la Capitale, il a depuis essaimé dans les divers Etats sous forme d'Instituts Technologiques Régionaux (une vingtaine à ce jour).

Ce qui nous intéresse avant tout est le mode de formation des Ingénieurs, mais plutôt que de comparer des emplois du temps ou des titres de cours qui bien étant parfois les mêmes ne recouvrent que rarement les mêmes sujets, il m'a semblé préférable de transcrire ici les idées qui ont conduit au mode de formation actuel.

En 1964 s'est tenu à Mexico un Symposium International pour l'Enseignement des Techniques de l'Ingénieur (SYIENI); la plupart des idées qui suivent ont été exprimées par les Délégués mexicains à ce Symposium, d'autres proviennent de l'entretien que certains d'entre nous ont eu avec le Docteur Juan Manuel Ortiz de Zarate, Directeur des Relations Extérieures à l'Institut Polytechnique National.

(I) Pour plus de détails concernant les diverses sections de l'I.P.N. et leur importance numérique, voir annexe à la fin de ce rapport.

Les Délégués distinguent généralement quatre types d'Ingénieurs classés suivant leur champ d'activité; ces activités sont :

- Recherche
- Planification
- Installation et exploitation des usines et unités industrielles
- Administration des entreprises et organisation des chantiers.

Ils estiment toutefois qu'il faut laisser à l'Elève-Ingénieur la possibilité de s'orienter même tardivement vers l'une de ces activités; c'est une des raisons pour lesquelles "il est inutile et dangereux de former dès le départ des ingénieurs trop spécialisés" ceux-ci risquant rapidement "d'ignorer la réalité qui les entoure" et de "méconnaître l'existence et les travaux des autres" (les autres représentent ici les groupes sociaux aussi bien que les individus).

Pour un des professeurs de l'Université Ibéro-américaine, on aurait tendance à oublier que "l'Elève Ingénieur n'est pas un récepteur passif de connaissances fragmentaires et désarticulées, mais un individu en cours de formation".

- Pour ses collègues de l'I.P.N., "si on doit donner aux Etudiants des bases solides qui leur permettront de parfaire leur connaissance du monde, on doit aussi les rendre conscients de leurs possibilités" l'orateur poursuit "il faut leur laisser une autonomie intellectuelle suffisante pour qu'une fois libérés de la tutelle

universitaire, ils soient capables d'évoluer par eux-mêmes, ne serait-ce que pour suivre les progrès de la technique "ou encore" il faut se garder d'éteindre les enthousiasmes car il faut former un ingénieur intellectuellement actif même au détriment de connaissances dont l'utilité peut être parfois mise en doute".

"L'éventail des connaissances à acquérir est très étendu, mais le volume des connaissances qu'un Etudiant peut retenir et assimiler en un temps donné est relativement limité" et ce n'est pas parce que "les sciences et les techniques progressent à pas de géant qu'il faut augmenter pour autant la masse des connaissances à acquérir"... "un choix est plus que jamais nécessaire mais il faut aussi veiller à ce que l'enseignement soit homogène" c'est-à-dire que si aucun point d'intérêt général ne doit être laissé dans l'ombre, il doit y avoir des contacts permanents entre les professeurs de façon à ce qu'on n'explique pas deux fois la même chose aux Etudiants. Autre réflexion à propos du rôle des professeurs : "le rôle du Professeur n'est pas de faire acquérir à tout prix certaines connaissances, mais plutôt d'intéresser les Etudiants et de leur donner envie de se perfectionner dans le domaine qui est le sien".

Toutes ces idées se traduisent plus ou moins exactement dans les divers emplois du temps mais il serait trop long de voir ici les applications; disons simplement qu'en gros les matières étudiées se répartissent en quatre catégories :

- sciences de base
- sciences humaines
- techniques professionnelles générales
- techniques orientées vers la profession envisagée en relation avec une thèse qui assure la transition vie universitaire - vie professionnelle.

Ceci est valable pour les Ecoles avec lesquelles nous avons eu des contacts suffisants, c'est-à-dire surtout l'I.P.N. et l'Institut Technologique de Monterrey, qui est lui une Ecole privée délivrant un diplôme reconnu par les Universités américaines.

De façon générale, je crois que l'on peut dire que leur enseignement est délibérément orienté vers tout ce qui est neuf, vers tout ce qui est moderne; un de leurs grands atouts a été de partir de rien ou presque; ils n'ont pas eu ainsi de traditions à respecter ou de modèles à copier, ils ont conçu une formation de l'Ingénieur (et cela s'applique d'ailleurs à bien d'autres activités et professions) correspondant à la fois à leurs possibilités et à leurs besoins; pourquoi par exemple nous disait un

Etudiant étudier le procédé des chambres de plomb, il n'y en a pas ici et il n'y en aura vraisemblablement jamais; par contre, à peu près tous les Elèves Ingénieurs que nous avons rencontrés savaient se servir, pour avoir déjà travaillé plusieurs fois dessus, d'un ordinateur de modèle courant. Et cet enseignement est constamment en évolution, des cours apparaissent et disparaissent à moins que ce ne soient les méthodes qui changent; un professeur de Monterrey nous disait avoir remplacé dix heures de son cours sur les engins des Travaux Publics par trois visites de chantier.

Un de leurs grands mérites sur lequel je crois on doit insister est de n'avoir pas cédé, en dépit de besoins urgents, (lors de la nationalisation des pétroles par exemple) à la facilité en formant des ingénieurs très spécialisés; ils tiennent beaucoup à une formation générale de l'Ingénieur et les Sciences Humaines sont loin de tenir le rôle de parent pauvre.

Quant au côté sportif, les possibilités offertes laissent rêveur et je m'abstiendrai de faire des comparaisons car elles s'avèreraient très douloureuses pour nous.

Quand on parle de coopération de la France avec le Mexique, je crois qu'on la voit trop souvent à sens unique et on lui donne inconsciemment ou non un caractère quelque peu paternaliste; je crois qu'en réalité il doit y avoir véritable coopération et échanges car si nous pouvons beaucoup leur apporter, ils peuvent certainement et entre autre beaucoup nous aider à voir les choses avec des yeux neufs, à nous faire prendre conscience de l'archaïsme de certaines de nos structures; et puisque nous parlons Enseignement, ne pourrait-on pas s'inspirer de certaines de leurs idées (à tous niveaux d'ailleurs) et même aller jusqu'à les diffuser; car ne vaudrait-il pas mieux, pour certains pays d'Afrique, par exemple, étudier ce qui a été fait au Mexique dans ce domaine plutôt que d'adopter nos structures qui ne correspondent peut-être pas toujours, pour eux, à grand chose.

Jean-Paul LASSIERRE

Diverses Ecoles existent au sein de l'I.P.N. et effectifs

3960	2287	Ecole Supérieure de Mécanique et Electricité.	"	
1200	1034	de Chimie et Industries Minérales.	"	
1660	1333	d'Architecture.	"	
180	188	de Textile.	"	
2802	1980	de Commerce et Administration.	"	
500	140	d'Economie.	"	
718	406	de Médecine Rurale.	"	
400	-	de Physique et Mathématiques appli-	"	
745	379	quées.	"	Nationale des Sciences biologiques.

La durée des études dans les différentes Ecoles est variable suivant la difficulté et le niveau que l'on veut atteindre (généralement de 3 à 5 ans).

Si l'on veut connaître l'effectif total des sections d'enseignement supérieur de l'I.P.N., il faut y ajouter :

- les effectifs des sections préparatoires à ces diverses Ecoles,
- les effectifs des centres de Recherche et des Laboratoires,
- les effectifs du Centre National de Calcul installé dans les murs de l'I.P.N.

ETHNOGRAPHIE

Par Gust de BOISSESSON

Le Mexique a maintenant aux alentours de 40 millions d'habitants. Depuis 1960, il est donc devenu le 3^e pays d'Amérique, après les Etats-Unis et le Brésil, mais devant l'Argentine.

Cette population s'accroît d'ailleurs très vite puisqu'elle a augmenté de 80% en 20 ans. Cela est dû à une natalité très forte, qui est de l'ordre de 45 pour mille. La plupart des familles, surtout les pauvres, ont plus de 6 enfants. Dans le même temps la mortalité, surtout infantile, diminue très vite.

Tous ces facteurs font que le Mexique a une population très jeune, la moitié ayant moins de 20 ans. Cela représente d'ailleurs pour le pays un atout capital pour les années à venir.

Du point de vue racial, cette population se divise en :

87% de métis

13% d'indiens, mais cela semble assez artificiel, car il ne reste que très peu d'indiens purs.

1% de blancs, qui est en majorité constitué par des immigrants récents.

Un chiffre enfin, assez symptomatique des progrès restant à faire : 89% seulement des Mexicains parlent Espagnol.

PSYCHOLOGIE - RAPPORTS HUMAINS

Par Gust de BOISSESON

Au lieu de vous faire une froide énumération des caractères dominants du peuple Mexicain, nous avons jugé qu'il serait plus intéressant de traiter ce sujet sous forme d'anecdotes.

Ainsi, nous croyons qu'il sera plus facile à chacun de revivre ce voyage en lisant ces quelques lignes.

Ce qui nous a le plus frappé dans la vie de tous les jours, c'est tout d'abord la musique. Toujours présente, elle nous poursuit partout, dans chaque magasin, au restaurant, dans les gares, et même dans les trains où se succèdent joueurs de guitare et chanteurs, entre deux marchands de "tortillas". C'est la manifestation la plus tangible de la joie de vivre de ce peuple et de son enthousiasme latent, toujours prêt à se déchaîner.

Au prime abord, le Mexicain paraît souvent indolent, mais ce n'est qu'une façade, car cette impression disparaît très vite quand on assiste à une manifestation de foule : corrida, match de football. Il n'est d'ailleurs qu'à se remettre en mémoire les nombreuses révolutions du passé...

Je me souviens d'un chauffeur de taxi, à Mexico, qui ne mettait aucune ardeur à nous emmener à destination, mais qui, soudain entendant un air de "cumbia", se mit à conduire en "rythme", dansant presque sur son siège. Je dois dire que ce jour-là l'hôtel me sembla bien loin.

Tout le monde sait que la plus grande "industrie" mexicaine est le tourisme ; du moins est-elle celle qui emploie le plus de personnel. Mais parmi tous les gibiers que convoitent les "chasseurs"

Mais, nous direz-vous, et les Mexicaines ? Seraient-elles laides, vous n'en parlez pas ? ou n'avez-vous pas osé leur parler ?

Rassurez-vous, nous y venons. Leurs yeux noirs et leur prestance d'andalouse joints à leur peau un peu cuivrée d'indienne tentent encore nos rêves.

Mais voici une "recette" pour ceux qui ont l'intention d'aller là-bas aux prochaines vacances, et qui sera d'ailleurs notre conclusion :

"Prenez une Mexicaine qui vous plaît. Abordez la en demandant immédiatement "Habla ud Frances ?" pour bien montrer que vous n'êtes pas gringo ; que la réponse soit oui ou non annoncez que vous parlez un "poquito espanol". Poursuivez par quelques compliments sur la ville qu'elle habite, sur le Mexique en général. Dites un peu de mal des Américains, cela met de l'ambiance. Parlez lui de ses yeux plus noirs que le jais, de ses ongles admirables, de ses vêtements d'un goût parfait... Et vous pourrez être sûr d'avoir une adresse où envoyer des cartes postales à votre retour en France.

NOS VISITES ARCHEOLOGIQUES

par H. BALSAN

Bien avant notre départ au Mexique, nous avions décidé, Christian de Fombelle et moi-même, en accord avec notre organisateur, Monsieur Jones, de visiter quelques sites archéologiques célèbres. C'aurait été dommage, en effet, de passer un mois au Mexique, en ignorant ces vestiges de civilisations qui ont si profondément influencé le pays. Notre choix s'était arrêté à deux villes du plateau central : Tula et Teotihuacan, deux villes de la région de Oaxaca : Monte Alban et Mitla, et aux sites mayas de Palenque, Uxmal et Chichen Itza.

Après deux jours passés à Mexico, nous partons un matin vers Tula et Teotihuacan, qui étaient notre premier but. Un ciel étroitement bouché nous accompagne au grand désespoir de J.M. Basset et G. Dupuy, deux de nos photographes résolus. La route traverse une région boisée aux tons très sombres que nos forêts européennes ne nous ont pas accoutumés à observer. Au fond de l'autocar, J.C. Demasles et G. Pedarre entraînent la bande des Toulousains dans des refrains de circonstance : le Mexicain basané ou autres chansons tropicales, où il est question de ce soleil qui nous fait si cruellement défaut aujourd'hui. Tassés dans leur coin, les inséparables Mallet, Picq et Janin attendent avec philosophie que les événements de la journée viennent les distraire et les réveiller de leurs nuits trop courtes de Mexico.

Je discute pendant ce temps avec Mme Jones et Christian de l'organisation de la journée. Vous aurez une heure pour visiter sans guide Tula, me dit-elle, car nous avons rendez-vous à Teotihuacan avec

Mme Mueller, archéologue en chef de la cité, à 14 h.30. "Qu'a fait Mme Mueller à Teotihuacan demande Christian". -Elle a été chargée par le Gouvernement, en 1962, de diriger les recherches et de restaurer certaines parties de la cité. Depuis, son travail consiste à mettre la dernière main à la thèse qu'elle publiera en conclusion des travaux effectués".

Pendant que nous bavardons de la sorte, nous arrivons à Tula, où heureux élus que nous sommes, nous avons la chance de trouver un ciel miraculeusement éclairci. C'est aussitôt la ruée de tous vers des ruines qui s'étalent sur un mamelon dominant la vallée. L'oeil est tout de suite attiré par l'imposante pyramide centrale que surmontent quatre statues monumentales : les atlantes. Ils soutenaient autrefois le temple érigé au sommet de la pyramide par les Tolèques.

Livrés à nous-mêmes dans cette cité, nous abandonnons vite tout souci d'interprétation pour nous pénétrer simplement de l'art exprimé par les constructions. M. Virieux et J. Lanier, alpinistes chevronnés, sont déjà en train de gravir les marches de la pyramide en entraînant quelques autres à leur suite. Je me retrouve dans un petit groupe intéressé par un mur recouvert de bas-reliefs : le Coatepantli. Des motifs géométriques se répètent inlassablement tout le long du mur. A mi-hauteur, une frise de serpents serrant dans leur gueule une tête d'homme nous frappe par son réalisme. Ce sont nos premiers contacts avec le symbolisme mésoaméricain, à la fois mystérieux, cruel et esthétique.

Le temps passe, tandis que nous admirons les vestiges de la capitale Tolèque. Je dois déjà regrouper tout le monde. Aidé de Christian et de quelques autres, nous nous lançons dans une chasse à l'homme pour arriver à nos fins. Malgré l'expérience acquise en la matière au cours de récents stages militaires, ce manège nous demande une bonne demi-heure...

L'autobus part enfin pour Teotihuacan : "nous allons être en retard, dit Mme Jones; la route est très mauvaise jusqu'à Teotihuacan". N'y pouvant plus rien, je me replie dans le silence.

Fatigués par le soleil de Tula, nous laissons régner une atmosphère palme qui nous permet de regarder à loisir la campagne environnante : champs de maïs entourés de haies de cactus, modestes fermes de planches ou de tôles, autour desquelles gravitent la volaille, les enfants et ces petits cochons noirs inconnus en France. L'autobus peine sur la route cahotante. Ce n'est qu'après trois heures de rugissements qu'il nous amène devant Téotihuacan pour tomber en panne à l'entrée. Je descends avec Mme Jones et Christian, pendant que le chauffeur regarde ce qui se passe.

Nous interrogeons le gardien : "Savez-vous, s'il vous plaît, où se trouve le laboratoire de Mme Mueller". Suit une réponse avec force gestes qui nous laisse perplexes. Il n'y a pas moyen de lui faire expliquer clairement où se situe ce laboratoire. Comble de malheur, le téléphone est coupé et nous ne pouvons pas prévenir Mme Mueller de notre arrivée. Au bout de cinq minutes de ce manège, Christian et moi commençons à nous inquiéter quand je vois arriver une voiture de touristes américains. - "Mme Jones, nous allons leur demander de nous conduire au milieu des ruines, là nous trouverons peut-être des renseignements plus valables. Christian, tu restes ici avec les autres en attendant notre retour". Quelques instants plus tard, nous voici donc engagés avec nos Américains dans la vaste cité morte qui s'étend sur 50 Km². Nous sommes sur un boulevard qui longe les ruines par l'extérieur, et qui au bout de 10 min. nous ramène à notre point de départ sans qu'aucun laboratoire ne nous soit apparu. J'entends des cris dans le car, du genre : "Balsan, rembourse", ou autres amabilités qui me font sentir que le ton monte. Après quelques secondes d'hésitation, nous repartons sur le chemin. Les Américains nous déposent de l'autre côté des ruines. Je me dirige avec Mme Jones vers l'intérieur des ruines et découvre bientôt une baraque devant laquelle discutent 2 gardiens. "Mme Jones, je vais courir à leur rencontre, peut-être seront-ils plus explicites que celui de l'entrée" ; en arrivant à leur hauteur je leur demande donc dans mon espagnol assez spécial la position du laboratoire. La réponse affirmative de l'un d'entre eux me soulage. Je lui montre sa bicyclette et lui fais comprendre que, ce sera un "gran amigo" s'il m'y conduit sur son porte-bagage". Mme Jones qui m'a rejoint, nous suivra à pied de loin. Je

trouve enfin Mme Mueller qui m'accueille bien aimablement malgré notre épouvantable retard. Elle propose de nous faire un exposé général sur Teotihuacan dans un restaurant proche, avant de nous guider sur les ruines.

Je cours rechercher mes camarades... qui étaient à 500 mètres de là... "Cela fait tellement longtemps que nous t'attendons que certains sont partis visiter la ville tous seuls", me dit Christian. De fait, il reste une dizaine d'entre nous, aux prises avec une nuée de gamins brandissant ces statuettes des dieux anciens qu'ils fabriquent eux-mêmes tout en les disant " muy antiguas".

Je les ramène rapidement vers Mme Mueller. C'est à ce groupe restreint que Mme Mueller s'adresse.

"Les gens de Teotihuacan, commence-t-elle, ont habité ici du Ier siècle avant J.C. au 7^{ème} siècle ap. J.C. On distingue quatre périodes dans les constructions et poteries restantes. Les deux pyramides qui dominent le site sont l'œuvre de la première. Le temple de Quetzalcoatl que je vous montrerai tout-à-l'heure a été édifié par la seconde. Chaque nouvelle période reconstruisait de nouveaux édifices sur les anciens en les recouvrant ou après les avoir détruits. Ceci correspond à une croyance religieuse. La vie de l'homme et du monde est attachée à un contrat entre les dieux et les hommes. Les dieux vivent de la nourriture que leur donnent les hommes. Le soleil, qui est un des plus grands dieux, se nourrit du sang de l'homme; il meurt à la fin de chaque cycle astrologique et renaît, comme le monde, à l'créé de chaque nouveau cycle. Les hommes célèbrent cette renaissance en reconstruisant leurs monuments".

Mme Mueller, quoique s'exprimant en anglais, nous passionne au point que nous en oublions de déjeuner. Son exposé nous fait revivre cette civilisation morte, son système religieux, politique, agricole, son calendrier.... En une heure, elle nous dresse un tableau complet de la vie de ce peuple dans cette cité où 250.000 personnes ont jadis vécu ensemble.

C'est donc magnifiquement préparés que nous atordons à sa suite la visite des ruines elles-mêmes, visite au cours de laquelle je

retrouverai heureusement mes camarades égarés autant qu'affamés.

Nous jetons un coup d'oeil d'ensemble d'abord pour admirer l'ordonnement des constructions. Une grande allée Nord-Sud vient mourir aux pieds d'une des deux pyramides. L'harmonie qui règne entre cette massive construction et le cirque de montagnes environnantes frappe tout de suite. L'avenue borde un mur sans ouvertures qui entoure les habitations. Celles-ci ne sont accessibles qu'après franchissement du mur par des gradins très pentus qui, de place en place, avaient été disposés. On protégeait ainsi la ville contre des assié-geants éventuels.

Une restauration hardie mais intéressante donne une idée exacte de la vie dans ces maisons et de l'ingéniosité autant que du goût de leurs constructeurs.

Nous nous dirigeons ensuite vers le temple de Quetzalcoatl, orné de têtes du dieu sous ses formes variées. La nuit qui tombe déjà nous contraints à repartir, non sans avoir jeté un dernier regard à cette allée centrale si élégante.

Une semaine plus tard, nous sommes à Oaxaca, petite ville du Sud, aussi chaude qu'agréable avec ses petites places ombragées et sa tranquille sérénité. C'est notre point de départ pour Monte Alban et Mitla, cités voisines quoique construites par 2 civilisations différentes : les Zapotèques et les Mixtèques. Une heure dans un de ces autobus branlants et colorés, si fréquents au Mexique, suffit à nous monter à Monte Alban. La cité tient le sommet d'une colline tapissée de broussailles à fleurs blanches, ce qui explique ce nom que les Espagnols lui ont donné. On découvre de la ville un paysage exceptionnel. Les sierras se perdent à l'horizon dans la brume du matin, tandis qu'à nos pieds, les vallées plantées de maïs clairsemé ont cette couleur ocre roux qui est celle de la peau des hommes de la région.

La grande beauté de ce site avait poussé les Zapotèques à faire de Monte Alban leur cité sacrée; ils ont couvert toute la colline

de leurs constructions, dont bien peu ont été fouillées. Notre guide, qui ne parle qu'anglais lui aussi, nous expose rapidement l'histoire de la cité, tandis que nos premières impressions se créent. - Ce n'est plus l'imposante majesté de Teotihuacan. Ce lieu est plus intime, avec ses pyramides de dimensions modestes, ses petites places et ses stèles. Ici, la présence du guide est moins nécessaire qu'à Teotihuacan. Les photographes vont, chacun en solitaire, chercher l'angle le meilleur pour leurs clichés, quant aux amateurs de vieilles pierres, ils grattent le sol en quête de débris oubliés.

Mais nous nous retrouvons tous pour voir les stèles des danseurs. Ce sont des pierres plates érigées il y a 2.000 ans par la plus vieille civilisation de Monte Alban. On y a sculpté des bas-reliefs représentant des hommes dans des poses très hiératiques et rigides. Un véritable mitraillage photographique mesure notre admiration. Un seul original, Janin, qui préfère essayer sa caméra à "200 m" pour donner plus de vie aux stèles !

Monte Alban a eu un rôle très important de nécropole. Nous nous en sommes rendu compte en visitant une tombe d'un grand personnage de l'époque Zapotèque. On descend par un escalier étroit qui débouche sur une chambre funéraire longue et basse. L'entrée de la chambre est gardée par une statue de divinité impressionnante par la complication recherchée de sa décoration autant que par sa rigidité. La chambre est peinte de fresques à caractère symbolique. Sur le sol se trouvait le corps, couvert de bijoux et entouré d'une foule d'objets rituels.

Après la visite de cette tombe nous reprenons notre autobus pour joindre Mitla. Les cahots de la route font trembler l'arsenal d'amulettes qui entoure le conducteur; l'imagination du chauffeur mexicain se consacre essentiellement à la recherche de ces gadgets de tous genres qu'il suspend près de lui. On retrouve en général la vierge de la Guadalupe, avec quelques cierges disposés sur une petite étagère en guise d'autel. Le reste de la décoration est variable, mais d'un genre sur lequel je n'oserais m'étendre....

Après Monte Alban, Mitla surprend un peu; c'est une petite ville mixtèque, située dans un village moderne, au milieu d'une vallée cultivée. L'ancienne cité a été, comme dans beaucoup de villages mexicains, la carrière qui servit à construire l'église. Il reste donc peu de choses. L'architecture est aussi très différente de ce que nous avons vu jusqu'à maintenant.

Les murs des maisons sont recouverts de mosaïques de pierre très fines, à motifs géométriques, dont la variété est faible.

Fatigués par la longue visite de la matinée, notre intérêt décroît assez vite à Mitla, d'autant plus qu'assaillis par une ribambelle de petites filles, nous sommes tentés de leur acheter leurs babioles. Et de fait, au bout d'une demi-heure, nous nous retrouvons presque tous au marché. Christian a repéré une petite statuette qui le tente; il commence à discuter le prix sérieusement dans un espagnol éblouissant : "no soy gringo, soy estudiante francesa, amigo de usted". Il a le large sourire des grands jours, qu'il a pris l'habitude d'utiliser pour faire descendre les prix. Et comme d'habitude, il finit par gagner.

Quelques jours plus tard, après avoir traversé l'Isthme de Tehuantepec, nous atteignons Villahermosa, notre point de départ pour Palenque. C'est une des cités mayas les plus illustres. Située au coeur des Chiapas, en pleine forêt vierge, il n'y a pas de route pour y aller. Il faut prendre un tortillard folklorique qui en quatre heures fait les 120 km qui séparent Villahermosa de Palenque. On traverse une région de marécages, très peu habitée, si ce n'est par quelques Indiens.

Ce train a l'avantage d'avoir une locomotive à passerelle qui peut accueillir une vingtaine de personnes. C'est naturellement là que nous nous retrouvons presque tous, pour regarder le paysage et blaguer avec le conducteur. Il fait une chaleur torride et moite. Il y a peu de grands arbres, mais un fouillis inextricable de lianes et de végétations pourrissantes. Janin, tel les pionniers, raconte des coups tout en manoeuvrant sa caméra dans toutes les directions. Dans un coin, les Toulousains engagent une furieuse discussion où il est évidemment question de rugby.

Vers midi nous arrivons à la gare de Palenque où nous attend M. Ruz L'Huillier, frère de l'archéologue qui fut chargé des fouilles de Palenque en 1950. Il nous propose de nous rendre directement aux ruines, qui sont à une demi-heure de voiture. Une entreprise de taxis à caractère *mono politique* évident s'est créée pour joindre la gare aux ruines. Malgré la discussion dure qui s'engage avec le patron, il n'y a rien à faire pour obtenir une réduction sur les tarifs exorbitants qui sont pratiqués. Nous devons nous rendre à la loi du plus fort.

Le trajet est épuisant avec cette chaleur, que nous sentions assez peu sur la passerelle aérée du train. La nature est plus tourmentée que tout à l'heure : falaises surmontées d'amas de végétations, collines tapissées d'arbres de toutes formes.

Les ruines sont invisibles de la route, il faut vraiment tomber sur le site pour le voir, enfoncé qu'il est dans la silve environnante. La cité est construite sur une plate-forme encastrée dans les rochers. Elle s'étend sur plusieurs kilomètres, mais on n'en a défriché qu'une faible portion. On domine, du côté opposé à la falaise, toute la plaine du Tabasco qui se perd aujourd'hui dans une brume aqueuse. Les temples de la cité sacrée se détachent, au sommet de leurs pyramides sur le fond noir de la falaise. On se laisse très fortement impressionner par les formes lourdes de ces temples et par leur couleur grise ou brune, selon le degré de moisissure des stucs qui les recouvrent.

Au milieu du vaste terre-plein central, se dresse une tour d'observation entourée de constructions en forme de cloîtres, aux murs couverts de bas-reliefs et d'inscriptions. Au sud, le temple des inscriptions est presque enchassé dans la forêt environnante. A l'est, trois petites pyramides sont coiffées de temples.

M. L'Huillier commence à nous expliquer l'extraordinaire esprit scientifique qui a présidé à l'agencement de la cité. Tout ici est calculé : nombre de marches des temples, orientation de ceux-ci. La cité est en quelque sorte une application de la cosmogonie des mayas.

Aussi passionnés que nous soyons par son discours, il n'en est pas moins vrai que l'attention s'émousse dans cette atmosphère pourrissante. Et je vois peu à peu nos rangs s'éclaircir, tandis que près des

des orangers sauvages proches, la foule s'épaissit....

Si l'architecture est d'une imposante lourdeur, au contraire, on est frappé devant la grâce et la finesse de la sculpture et des poteries. Les visages d'hommes sont stylisés, leurs lignes sont très pures et les expressions tour-à-tour rieuses, tristes, cruelles sont d'une infinie variété; et M. L'Huillier ne manque pas de nous commenter avec force détails toute la technique graphique des Mayas.

A l'aspect mystérieux du lieu s'ajoutent les innombrables questions sans réponse concernant ce peuple : son origine, la fin subite de Palenque, l'écriture indéchiffrable, etc... Il nous faudrait des heures pour voir au calme cette cité reine, aux visages si novateurs; mais nous devons beaucoup trop vite nous arracher aux charmes de l'endroit pour retrouver notre train.

Je rentre en taxi avec M. L'Huillier et Christian. Nous le harcelons de questions. Un dialogue se crée que nous poursuivons dans une "refresqueria" à la gare. Je suis tellement pris par ce qu'il nous raconte que je rejoins à la dernière seconde le train après l'avoir remercié du temps qu'il nous a consacré.

Au bout de quelques kilomètres, je me rends compte avec terreur que ma serviette, baptisée "la malette" n'est pas là : or elle contient tous les papiers du voyage, l'appareil de photos de Christian et le mien. Je monte sur la locomotive expliquer mes malheurs au conducteur. Bon prince, il consent à me laisser sur la voie avec Christian, à nous de nous débrouiller pour rentrer avec le prochain train. Suit une course éperdue sur les traverses de la voie qui nous ramène au village de Palenque. J'avais effectivement oublié ma "malette" dans la refresqueria où je la retrouve heureusement. Il me reste à me battre la coulpe pour avoir trop bien écouté M. L'Huillier.

Si Palenque reste le sommet de nos visites archéologiques, les deux villes mayas que nous avons visitées ensuite : Uxmal et Chichen Itza nous ont permis de voir des visages bien différents de ce même peuple.

Uxmal est en plein Yucatan. C'est aussi une contrée de terres basses et marécageuses, où l'homme vit de la culture du sisal et des plantations de bananes. Le climat y est presque aussi éprouvant qu'aux Chiapas.

Depuis trois heures que nous roulons au Yucatan, le paysage n'a pas varié, il règne dans notre autocar une atmosphère lourde. Tous les boute-en-train habituels se taisent, somnolant dans des tenues plus que négligées. Lorsqu'enfin nous approchons d'Uxmal, Christian me sort de ma léthargie et réveille également tout le monde.

Ce n'est pas avec un grand enthousiasme que nous débutons la visite, mais pourtant, dès que nous pénétrons dans le quadrilatère des religieuses, l'intérêt se noue. Après l'imposante majesté de Palenque, nous nous trouvons devant une architecture très légère et fine. La pierre a une couleur claire que le soleil rend lumineuse. Nous sommes entourés de galeries de colonnades surmontées de linteaux recouverts de mosaïques de pierre. Pour un peu, nous nous croirions devant une oeuvre de notre 17ème siècle français.

Nous n'aurons pas le loisir de contempler longtemps ces chefs d'oeuvre : au bout d'une vingtaine de minutes, un orage aussi soudain que brutal nous refoule en catastrophe vers l'autocar : impossible de lutter contre ces déluges d'eau qui fondent sur nous.

Le lendemain, c'est notre dernière visite; un sommet, elle aussi, puisqu'il s'agit de Chichen Itza. C'est en effet dans cette cité que se sont fusionnées deux grandes cultures mésoaméricaines, maya et toltèque.

Il y a bien, certes, une ville purement maya à Chichen Itza où se combinent les styles de Palenque et de Uxmal. Mais ce qui nous frappe le plus, c'est la nouvelle ville fondée lors de la venue des Toltèques, aux II et 12ème siècles.

Elle est dominée par la grande pyramide d'el Castillo. D'un haut on surplombe tout le Yucatan, ce qui permettait aux prêtres de connaître les mouvements des nuages et de renseigner le peuple.

A l'ouest, nous nous arrêtons un long moment au jeu de la balle sacrée. C'est un apport des Toltèques. "Ce jeu, nous explique le guide, se disputait entre deux équipes de guerriers. Le but était d'envoyer, à l'aide des cuisses et du tronc seulement, une balle en latex au travers d'un anneau situé à plusieurs mètres du sol. Les vainqueurs possédaient

le droit de vie et de mort sur les vaincus. Un bas-relief qui court le long des murs de l'enceinte retrace les diverses phases du jeu et sa sinistre conclusion¹⁰.

La mort est partout à l'honneur à Chichen Iiza : nous allons ensuite visiter le célèbre Cenote : c'est un puits d'origine Karatique, d'une soixantaine de mètres de profondeur, dans lequel on jetait, en guise d'offrandes au dieu souterrain, hommes, femmes, enfants, bijoux et poteries. Proche de là, un autel décoré de crânes humains rappelle le contrat Tolèque passé entre l'homme et le soleil, qui se nourrit du sang de l'homme.

On ressent moins à Chichen Iiza cette impression de grandeur surnaturelle qui frappe tant à Palenque. Peut-être est-ce dû au fait que l'endroit est plus préparé pour le tourisme, plus dépersonnalisé, ou bien, au contraire, faut-il accuser notre manque d'accoutumance à ces climats torrides, qui atteignent notre sens esthétique. D'ailleurs, après deux heures de visite, il faut avouer que c'est avec plaisir que nous retrouvons tous un petit restaurant proche des ruines pour nous rafraîchir.

C'est par Chichen Iiza que s'achèvent nos trop brèves rencontres avec ces civilisations passées : contacts rapides où nous avons moins cherché l'érudition que la simple contemplation. Ces mondes que le fer n'a pratiquement pas atteint, puisque Tolèques, Zapotèques ou Mayas s'étaient déjà éteints lorsque l'Espagnol est venu, nous parlent encore comme il y a cinq cents ans. Ils expriment à l'étranger qui s'est développé en des terres d'équilibre, la dure adaptation de l'homme à une nature résolument hostile et la manière dont il en a triomphé. L'austérité, la science, la constante soumission à la souffrance et aux forces naturelles, voilà les armes qu'ils employèrent et dont chaque pierre est le témoin.

LE SPORT AU MEXIQUE

— — — — —

Le sport en général est un sujet trop vaste pour que l'on puisse le traiter complètement, je ne traiterai donc que des Jeux Olympiques qui doivent avoir lieu en 1968 à Mexico.

Les informations qui suivent m'ont été communiquées par Monsieur le Professeur Aguirre membre du Comité Olympique Mexicain.

Le choix de Mexico comme ville olympique présentait un sérieux inconvénient. En effet Mexico est situé à plus de 2.000 m d'altitude et cela risquait de désavantager les Européens et les Américains au profit des Africains et évidemment des Mexicains. C'est pourquoi le C.I.O. (Comité Olympique International) a demandé que des compétitions se déroulent à Mexico avant les Jeux afin que les athlètes puissent s'acclimater. Il a donc été prévu trois rencontres internationales, la première devant se dérouler au mois d'Octobre 1965.

Le règlement des Jeux Olympiques donne la possibilité au pays organisateur d'introduire dans le cadre des compétitions un sport d'exhibition qui ne comporte pas l'attribution de médailles mais permet de faire connaître un sport propre au pays. Les Mexicains ont décidé de présenter la " Pelota Mistéca ". La Pelota Mistéca ne se joue qu'au Mexique et en Amérique du Sud. C'est un sport intermédiaire entre le basket-ball et l'ancien jeu de la balle des Mayas. Il se joue par équipes avec une petite balle dure que l'on doit faire passer dans un anneau horizontal en se servant des mains, de la tête et des genoux.

Nous allons voir maintenant comment les Mexicains envisagent la préparation de leurs athlètes. Il a été décidé de créer un organisme spécial où tous les présélectionnés mexicains seront regroupés, c'est le Centre Sportif Olympique Mexicain. Ce Centre Sportif présente beaucoup d'analogies avec l'I.N.S. (Institut National des Sports) qui existe en France. Il y a cependant des différences. Les athlètes mexicains présélectionnés seront divisés en trois catégories, ils seront soit internes, soit demi-internes, soit libres mais avec l'obligation d'assister à tous les entraînements et de suivre le régime alimentaire préconisé. De plus ils seront indemnisés, car ils devront abandonner leur occupation civile et ils toucheront intégralement leur salaire. En France le régime est le même pour tous et l'indemnisation est identique pour tout le monde.

Au programme des Jeux Olympiques figurent vingt sports et le Mexique comptait plusieurs disciplines sans représentants. C'est le cas par exemple de l'aviron et du hockey sur gazon. Les mexicains ayant décidé de se présenter dans toutes les épreuves ont donc commencé une campagne de recrutement. C'est ainsi que pour le hockey sur gazon ils ont fait venir des entraîneurs hindous et ont créé une fédération. Cette fédération compte à l'heure actuelle trois mois d'âge et comprend six équipes et quatre arbitres et elle a déjà commencé à organiser un championnat.

Comme je demandais si le Mexique avait l'espoir de remporter des médailles au cours de ces Jeux on me répondit " Notre but est une bonne organisation avant les médailles ". Le Mexique en effet n'a pas de grandes figures sportives et ses chances dans une compétition aussi relevée que les Jeux Olympiques sont très minces et c'est pourquoi les mexicains mettront un point d'honneur à ce que l'organisation soit aussi parfaite que possible. Il ne faut pas oublier que les Jeux Olympiques ont une importance qui dépasse le cadre sportif et les mexicains qui en sont conscients ont mis à la tête du Comité Olympique Mexicain l'ancien Président de la République Mexicaine Lopez Matéos.

J.P. JANIN

CONCLUSION

Quelqu'un que je rencontraï à Mexico, me disait : "vous ne verrez le Mexique qu'à travers l'écran de ses réalisations modernes, qui voile aux visiteurs pressés les traditions, l'artisanat, et les coutumes indiennes".

Au terme de ce voyage, il est bon de s'interroger sur le fondement de cette remarque. N'utilisant que les grands axes routiers, nous nous sommes, de fait, peu écartés des villes importantes et de l'activité industrielle qui les anime. Ce choix que nous avons fait de porter notre intérêt aux efforts actuels d'expansion du pays, et à l'avenir qu'il prépare, nous a caché, c'est certain, le vieux Mexique et ses problèmes.

Pourquoi le regretter : à trente nous n'aurions jamais pu espérer des contacts valables avec la population des campagnes. Au contraire, nous nous serions transformés en ces touristes à l'affût de la curiosité à photographier : image fréquente de l'Occidental en voyage...

De plus, grâce à l'aide du Centre Culturel international, qui a préparé notre équipée, nous avons rencontré beaucoup de gens à Mexico, qui, en toute liberté, nous ont entretenu des traditions et des caractères originaux du Mexique.

Nous tenons, mes camarades et moi-même, à les remercier, ainsi que le Centre Culturel. En même temps que l'amour de leur pays, ils nous ont communiqué une vision assez large et complète du Mexique, malgré la brève durée de notre séjour.

H. BALSAN



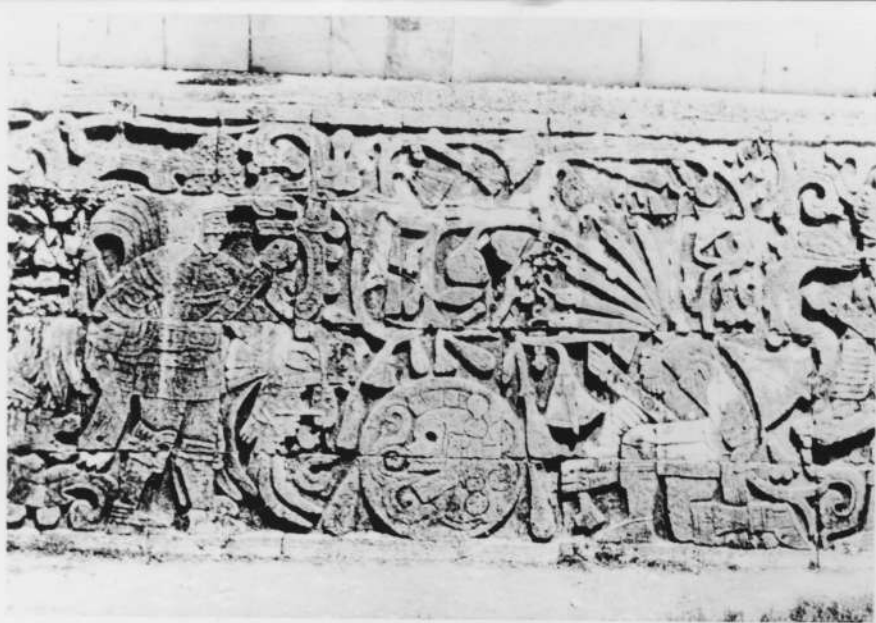
achats à
Cuernavaca.



Route de
Oaxaca à
Zahuatlépec
après le
tremblement
de terre



La Frontera



Chichen Itza
Detail du jeu
de balles.



Uxmal



Monte Alban

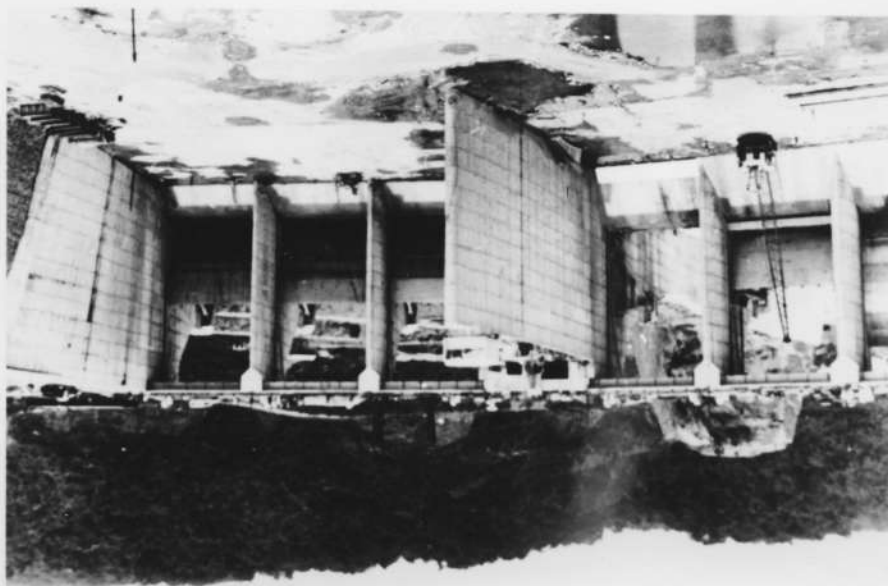
En train entre San Luis et Mexico.

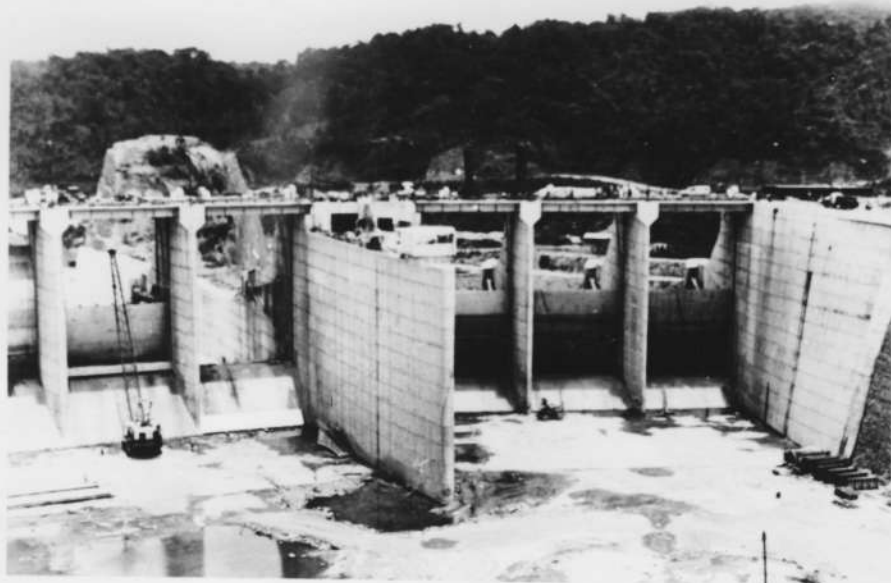


Un marché indien.



Le barrage de Mampaca.





*Le Barrage de
Malpasso.*



En train entre San Luis et Mexico.



Un marché indien.